Nr 14

LA FAMILLE POISSON

OU LES TROIS CRISPINS,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS,

PAR M. SAMSON,

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre-Français, par les Comédiens ordinaires du Roi, le 15 décembre 1845.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

RAYMOND POISSON.	MM. PROVOST.
PAUL, son fils.	SAMSON.
ARNOULD, fils de Paul Poisson	RÉGNIER.
BEAUSÉJOUR, acteur de province.	MICHEAU.
MARIANE, nièce de Paul Poisson.	Mlle BROHAN,

La scène est à Paris, dans un logis commun à Raymond et à Paul Poisson.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIANE, ARNOULD.

MARIANE.

En croirai-je mes yeux? toi dans cette maison,
Arnould, toi que l'on croit à Lille en garnison?

ARNOULD.

Moi-même, Mariane.

MARIANE.

Et sans ton uniforme?
Aurais-tu par hasard un congé?...

ARNOULD.

De réforme.
Adieu tous les lauriers promis à ton cousin!
Tu me quittas héros, tu me revois Crispin.

MARIANE.

Toi, Crispin?

ARNOULD.

Si tu veux me prendre à ton service,
Tu n'auras pas, ma chère, un serviteur novice.
Du manteau des Crispins depuis six mois couvert,
Un nouvel avenir devant moi s'est ouvert.
Je renonce à jamais à la gloire des armes.
Moi, répandre du sang, faire couler des larmes!
Tuer de braves gens à qui je n'en veux pas!
Quand je voudrais courir, forcé d'aller au pas,
Attendre à tous moments qu'un boulet malhonnête
Me prive de ma jambe, ou même de ma tête!...
Ce rôle, vois-tu bien, est trop brillant pour moi :
Je ne me sens point né pour un tragique emploi.
Mais j'ai pour divertir et loges et parterre
Une ardeur sans égale et toute militaire.
J'ai donc trouvé moyen d'obtenir mon congé :
Au théâtre du Mans je me suis engagé.
Mon succès fut immense... ô gloire trop frivole!
Des habitants du Maine en vain j'étais l'idole;
En vain de leur gaîté j'excitais les éclats;
Des rires de province aujourd'hui je suis las :
Il faut à mon orgueil ceux de la capitale,
Et qu'un ordre du roi dans sa troupe m'installe.
Ce n'est pas tout : de toi Crispin est amoureux,
Et sans toi, tu le sais, ne pourrait être heureux.
J'entends donc qu'à mes vœux mon père plus propice
Par un bon mariage au plus tôt nous unisse.
Voilà mon plan, voilà mes projets d'avenir,
Et pourquoi dans ces lieux tu me vois revenir.

MARIANE.

Dans ta tête vraiment tout s'arrange à merveille,
Et l'on n'a vu jamais confiance pareille.
Sur quoi la fondes-tu, s'il te plaît? dis-le moi.
De monsieur Paul Poisson je dépends comme toi.
Il est tout à la fois mon tuteur et ton père :
Ma pauvre mère avait en lui le meilleur frère.
Lorsque je la perdis, qui devint mon soutien?
Ce fut lui, tu le sais : aussi je l'aime bien.
D'un second père en lui j'honore la puissance;
Je lui dois mon respect et mon obéissance.
Comment à nous unir pourrait-il donc penser,
Quand ton retour ici ne peut que l'offenser?

Nota.—Les indications sont prises du spectateur; le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, et ainsi de suite.

Digitized by Google

Crois-tu qu'il te pardonne une telle incartade?
Sous-lieutenant, tu vas renoncer à ton grade
Pour un état qui t'est par lui-même interdit.
Ton père à tout le monde a mille fois redit
Que, tant que sa raison, grâce à Dieu, serait saine,
Il saurait t'empêcher de monter sur la scène.
Comment recevra-t-il un fils si peu soumis?

ARNOULD.

A mon frère Philippe enfin il l'a permis.

MARIANE.

Il prétend que ton frère a d'une race illustre
Par son peu de talent terni l'antique lustre.
Il ne veut pas qu'un nom dont il est orgueilleux,
Que son père et lui-même ont rendu si fameux,
Que ce nom de Poisson, glorieux héritage,
Soit par son autre fils compromis davantage.

ARNOULD.

Parce que mon cher frère a trop peu de talent,
On veut m'empêcher d'être un acteur excellent.

MARIANE.

Modeste surtout.

ARNOULD.

Non; mais juste envers lui-même.
Mon grand-père Raymond, que dit-il? car il m'aime;
Souvent contre mon père il prenait mon parti.

MARIANE.

Et son amour pour toi ne s'est point démenti.
Ce n'est pas qu'à tes goûts il souscrive; au contraire :
Aux périls du théâtre il voudrait te soustraire;
Il craint trop pour ton âme en un métier pareil.
Si l'on avait jadis écouté son conseil,
On eût, pour contenter sa pieuse tendresse,
Au fond d'un séminaire enfermé ta jeunesse.

ARNOULD.

Ces bons parents, je sais tout ce que je leur dois;
Mais pour prendre un état c'est moi seul que je crois.
J'ai pour être guerrier l'humeur trop débonnaire,
Et l'esprit trop bouffon pour vivre au séminaire.
L'immuable destin marqua ma place ailleurs.
J'obéis à ma verve, à mes instincts railleurs,
Au démon qui sans cesse à mon âme charmée
D'un père et d'un aïeul contant la renommée,
Et du doigt me montrant le Théâtre-Français,
Me promet leurs talents, me prédit leurs succès,
Me dit que tôt ou tard, quoi qu'on dise ou qu'on fasse,
Je les égalerai, si je ne les efface.

MARIANE.

Vains rêves! ce que veut ton père, il le veut bien.
Penses-tu le fléchir? Comment? par quel moyen?
Si sans ton uniforme il te voyait paraître,
De son courroux, je gage, il ne serait point maître :
Il te mettrait dehors sans vouloir t'écouter.

ARNOULD.

Vraiment? de ton avis je saurai profiter.

MARIANE.

Mais explique-moi donc une chose, de grâce.

ARNOULD.

Quoi?

MARIANE.

Depuis quelque temps pas un mois ne se passe
Que nous ne recevions une lettre de toi.

ARNOULD.

Eh bien, le grand malheur! t'en plaindrais-tu, dis-moi?

MARIANE.

Non pas; cela me fait grand plaisir.

ARNOULD.

Je m'en flatte,
Ma chère.

MARIANE.

Mais de Lille elles portent la date,
Et tu n'es plus en Flandre; éclaircis-moi ce point :
Tu nous écris d'un lieu que tu n'habites point.
A débrouiller cela vainement je m'applique.

ARNOULD.

La chose, j'en conviens, mérite qu'on l'explique.
Admire mon génie et mon invention :
En changeant de pays et de profession,
J'ai dû changer de nom : celui de Delarose
A mis le complément à ma métamorphose.
C'est sous ce nom d'emprunt que, déridant les fronts,
Je suis chéri du Mans et de ses environs.
Mais d'écrire souvent ayant pris l'habitude,
Mon silence eût ici jeté l'inquiétude.
Mon père avec raison eût pu s'en alarmer,
Et dans Lille de moi fût venu s'informer.
Il fallait à ce coup parer avec adresse;
Douze lettres de moi, bien pleines de tendresse,
Devaient vous parvenir en ces lieux tour-à-tour.
Un ami, confident et complice du tour,
Se chargeait, pour calmer vos alarmes trop vives,
D'envoyer tous les mois une de ces missives.
Chacune, par la poste arrivant à Paris,
Sur moi pendant un mois rassurait vos esprits,
Et de mon père, un an, m'épargnait la colère.
Dis, comment trouves-tu ma ruse épistolaire?

MARIANE.

C'est fort beau... mais un jour tout se découvrira.
Que dira mon tuteur?

ARNOULD.

Peut-être il en rira.
Tu sais qu'à moi toujours il préféra mon frère.
Il me croit bête : eh bien, il verra le contraire;
Cela le flattera.

MARIANE.

C'est mal de le tromper.

ARNOULD.

A sa vocation l'on ne peut échapper,
Et mon père avec moi fut toujours si sévère...
C'est sa faute après tout.

MARIANE.

Ton père et ton grand-père.
Grâces à toi pourtant, m'ont grondée et bien fort.

ARNOULD.

Pourquoi donc?...

MARIANE.

Mon portrait, tu sais bien, j'eus le tort,
Lorsque tu vins nous voir, de te le laisser prendre.
Ce que j'en avais fait, ils ont voulu l'apprendre.

ARNOULD.

(*A part.*) (*Haut.*)
Diable! Et qu'as-tu pu dire alors?

Digitized by Google

MARIANE.

J'ai répondu
(Il fallait bien mentir) que je l'avais perdu.

ARNOULD.

Vraiment?... tu leur as dit que tu l'avais?...

MARIANE.

Sans doute.

ARNOULD, *à part.*

Et moi qui justement viens de le perdre en route!...
Ne le lui disons point; elle se fâcherait.
(*Haut.*)
Il est là, sur mon cœur, ce précieux portrait.

MARIANE.

Voici ton père, Arnould.

ARNOULD.

Je me sauve au plus vite.

MARIANE.

Et ton grand-père aussi.

ARNOULD.

Tous deux je les évite,
Et pour cause: à revoir.

SCÈNE II.

MARIANE, PAUL, RAYMOND.

PAUL.

Ah! c'est toi, mon enfant?
Nous recevons d'Arnould une lettre à l'instant.
Je suis content de lui, je me plais à le dire;
Il est plus que jamais exact à nous écrire:
De cette attention je lui sais fort bon gré.

RAYMOND.

Pauvre Arnould! j'en avais jadis bien auguré.
C'était un cœur candide, un esprit sans malice.

PAUL.

Il se plaint quelque peu des rigueurs du service;
Mais il se porte bien: voilà l'essentiel.

RAYMOND.

L'essentiel, c'est l'âme, et les choses du ciel,
De la dévotion les pratiques austères
Ne sont point, on le sait, du goût des militaires.
Dans leur société l'on se perd aisément.
On y parle souvent de Dieu, Dieu sait comment:
La caserne et le camp sont des lieux de licence;
Arnould y pourrait bien laisser son innocence.
Peut-être a-t-il perdu déjà ce trésor-là.

PAUL.

Je ne trouverais pas un grand mal à cela.
Il est bon qu'un jeune homme enfin se dégourdisse.

RAYMOND.

Allez-vous vous livrer à l'éloge du vice,
Et devant-elle encor? ce serait curieux.

PAUL.

Mais...

MARIANE.

Je vais vous laisser.

RAYMOND.

Tu ne peux faire mieux;
Car ce qu'il dit...

SCÈNE III.

PAUL, RAYMOND.

PAUL.

A tort, votre âme est offensée,
Mon père, et vous allez par-delà ma pensée.
Je disais...

RAYMOND.

Je vous dis que le ciel nous défend
De compromettre ainsi le salut d'un enfant;
Que de son âme un jour vous serez responsable,
Et qu'il n'était point né pour un métier semblable.
Il aurait, si l'on eût accompli mon projet,
Fait pour le séminaire un fort joli sujet.

PAUL.

Vous savez quel penchant il montrait pour la scène;
Ce goût, ainsi qu'à moi, vous faisait de la peine:
Il eût mal soutenu l'honneur de notre nom.
Mais fallait-il le mettre au séminaire? Non;
Car l'amour du théâtre est, je crois, fort contraire
A la vocation que veut le séminaire.
J'ai pris un moyen terme: il est au régiment,
Et c'est pour lui sans doute un beau commencement
Que d'avoir à son âge une sous-lieutenance.
Il fera son chemin, j'en suis certain d'avance;
Et monsieur de Créqui plus d'une fois m'a dit
Qu'il saurait, au besoin, l'aider de son crédit.
Est-il rien de plus beau que l'état militaire?

RAYMOND.

Rien de plus immoral... mais j'aime mieux me taire:
D'ailleurs voici quelqu'un.

SCÈNE IV.

PAUL, BEAUSÉJOUR, RAYMOND.

BEAUSÉJOUR.

Mes chers amis, bonjour.
Comment vous portez-vous?

PAUL.

C'est le cher Bauséjour.
Quel plaisir de revoir un ancien camarade!

BEAUSÉJOUR.

N'est-ce pas?

PAUL.

La santé?

BEAUSÉJOUR.

Tu vois, jamais malade,
C'est là mon habitude; elle est bonne: j'y tien,
Et je veux la garder longtemps.

PAUL.

Tu feras bien.

BEAUSÉJOUR.

Et vous, monsieur Raymond, quelle bonne figure!

RAYMOND.

Monsieur...

BEAUSÉJOUR.

Vous me semblez rajeuni, je vous jure.
Des acteurs, cependant, vous êtes le Nestor.

Digitized by Google

RAYMOND.

Ce titre, j'y tiens peu, Monsieur.

BEAUSÉJOUR.

Vous avez tort.
Quand on a si longtemps par sa verve comique
Excité les transports de la gaîté publique,
Quand on eut, comme vous, le singulier bonheur
De créer un emploi qui vous fit tant d'honneur,
Ces Crispins dont l'humeur babillarde et folâtre
Était, avant vous-même, ignorée au théâtre...

PAUL, *bas à Beauséjour.*

Tais-toi.

BEAUSÉJOUR, *sans faire attention à Paul.*

Car c'est en vous, monsieur Raymond, enfin
Que la France a jadis vu son premier Crispin.

RAYMOND.

Monsieur...

PAUL, *bas.*

Mais tais-toi donc.

BEAUSÉJOUR, *continuant de même.*

Et le destin prospère
D'un fils non moins plaisant vous a fait l'heureux père,
De ce second Crispin, bien digne du premier,
Remplaçant vos talents sans les faire oublier;
Car les vieux amateurs, en parlant de vos rôles,
Nous citent, en riant, vos allures si drôles,
Vos comiques accents, votre gai naturel,
Tant de mots empruntant de vous un nouveau sel:
Et c'est peu des Crispins; vous jouiez comme un ange
Don Japhet, Jodelet...

RAYMOND.

Monsieur, votre louange
Cessera-t-elle enfin? mon cœur en est blessé;
Car elle me rappelle un scandaleux passé.

BEAUSÉJOUR.

Comment?

RAYMOND.

Oui, je rougis, s'il faut que je le dise,
De cette renommée indignement acquise.
Je voudrais, tant j'en suis contrit, humilié,
Sur la scène jamais n'avoir posé le pied.
J'en ressens un chagrin impossible à décrire,
Et je pleure aujourd'hui d'avoir jadis fait rire.

BEAUSÉJOUR.

Ma foi, vous avez tort; le rire fait du bien.

PAUL.

Je te retrouve gai, content...

BEAUSÉJOUR.

Gai, j'en convien,
Et j'ai de bonne humeur une assez forte dose.
Oui, mon cher, je suis gai : content, c'est autre chose.
Un directeur de troupe, hélas! est constamment
Voué par ses acteurs au mécontentement.
C'est un métier maudit, plus maudit qu'on ne pense,
(*à Raymond*).
Et que vous devriez prendre pour pénitence *.
Que de tracas! mais quoi! loin d'en être attristé,
A tous les coups du sort j'oppose ma gaîté,
Ami sûr que jamais rien n'ébranle et ne trouble.
Dans mes jours de malheur je la sens qui redouble,
Et contre le destin avec elle luttant,
Je suis d'autant plus gai que je suis moins content.

PAUL.

Voilà ce qui s'appelle être un vrai philosophe.

BEAUSÉJOUR.

Par exemple aujourd'hui, nouvelle catastrophe.

PAUL.

Que t'est-il arrivé?

BEAUSÉJOUR.

Mon Crispin s'est enfui,
Et j'ai quitté le Mans pour courir après lui.
La troupe qu'en province avec moi je promène
Faisait depuis trois mois les délices du Maine,
Et dans ma caisse enfin, grâce à ce fugitif,
Le passif se voyait balancé par l'actif.
Son jeu naïf et gai, sa verve sans seconde
Promettaient à l'hiver une moisson féconde.
Mais un jour le public attendit vainement :
Crispin était parti, l'on ne sait pas comment.
Tu conçois des Manceaux la fureur peu commune,
Et quel cruel échec recevait ma fortune.
Le traître m'emportait ma recette à venir.
Adieu mon bel hiver, et qu'allait devenir
De mes pauvres acteurs la troupe désolée,
En voyant notre salle, autrefois si peuplée,
Se changer désormais en un désert affreux,
Où manquerait la manne à ces nouveaux hébreux?
Il faut que je le trouve et que je le ramène.
Je n'oserais sans lui me montrer dans le Maine,
Et je courrais, ma fois, risque d'être assommé,
Si je n'y ramenais cet acteur bien-aimé.
Comme d'après certains indices, je suppose
Qu'il vint droit à Paris, j'ai fait la même chose.
J'y suis, et j'entends bien faire valoir mes droits.
Monsieur le lieutenant de police, je crois,
Découvrira bientôt la trace du coupable.

PAUL.

Et selon toi, c'est donc un sujet fort capable?

BEAUSÉJOUR.

C'est un acteur parfait, d'un comique achevé.
Je m'y connais un peu, mon cher; je l'ai prouvé :
J'ai dans les financiers tout autant de mérite
Que votre vieux Guérin dont le succès m'irrite,
Et qui n'en sait pas moins du Théâtre Français
Aux talents qu'il redoute interdire l'accès.
J'aurais fourni chez vous une belle carrière,
Si l'intrigue... il suffit, laissons cette matière.
Je disais que je puis porter un jugement
Sur le jeu d'un acteur; n'est-ce pas?

PAUL.

Oui, vraiment,
Je sais que là-dessus tu ne te trompes guère.
Le nom de ton Crispin?

BEAUSÉJOUR.

Il porte un nom de guerre,
Delarose.

* Raymond fait un mouvement d'impatience et va s'asseoir de l'autre côté du théâtre. Raymond assis, Beauséjour, Paul.

Digitized by Google

PAUL.

Et quel est son autre nom?

BEAUSÉJOUR.

Ma foi,
Je ne le connais point; mais que m'importe, à moi?
Je connais son talent que le Mans idolâtre :
Tiens, excepté ton père et toi, sur le théâtre
Je n'ai point vu d'acteur plus gai que ce garçon,
Et pour le naturel c'est un nouveau Poisson.
Il tient un peu de vous, et souvent il me semble
Que, sans vous copier, le gaillard vous ressemble.
Ce n'est pas malheureux pour lui, mes bons amis.
A débuter chez vous s'il est un jour admis,
Je réponds du succès, et vous m'en pouvez croire,
Du nom que vous portez il atteindra la gloire.

RAYMOND, *qui s'est levé.*

Paris ne reçoit pas toujours à bras ouverts
Ces merveilleux sujets par la province offerts.
Je doute du talent de monsieur Delarose,
Et des succès manceaux ne prouvent pas grand'chose.
Croyez-moi, des Crispins qui viendraient débuter
La famille Poisson n'a rien à redouter.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que sa gloire est connue.
Moi, je la commençai; mon fils la continue.
Ayez donc moins de foi dans vos opinions;
Et songez-y, Monsieur, deux générations,
De l'amour du public toujours environnées,
Par un nouveau venu ne sont point détrônées.

BEAUSÉJOUR.

Vous vous fâchez à tort : de vos talents d'acteur
Je fus dans mon jeune âge un grand admirateur :
Les jours où vous jouiez étaient mes jours de fête.

RAYMOND.

De mes talents d'acteur? le mot est fort honnête.
Vous bornez là l'éloge, et je vois en ce cas
Que comme auteur, Monsieur, je ne vous plaisais pas.

BEAUSÉJOUR.

Si fait.

RAYMOND *.

J'ai cependant fait quelques comédies
Que le public, Monsieur, a jadis applaudies,
Et qu'il daigne accueillir encore avec bonté.
Le *Baron de la Crasse* au théâtre est resté;
Le *Bon Soldat* a fait de nombreuses recettes :
(*à Paul.*)
On devrait s'occuper de *Mes Femmes Coquettes*,
Cinq actes, et des vers que l'on trouvait fort beaux :
Cela vaut bien les vers de vos auteurs nouveaux;
Car vous ne donnez plus que de tristes ouvrages.
(*à Beauséjour.*)
De Créqui, de Colbert j'obtenais les suffrages,
De Colbert, le parrain de mon fils que voilà :
Colbert fut mon compère; oui, j'eus cet honneur-là.
J'osai pour le grand roi rimer quelques épitres
Qu'il me paya fort bien : Monsieur, ce sont des titres :
Quand vous en aurez fait autant, peut-être un jour
On parlera de vous, monsieur de Beauséjour.

* Paul, Raymond, Beauséjour.

BEAUSÉJOUR.

Je n'ai jamais écrit prose ni poésie,
Et compte n'en avoir jamais la fantaisie.
Mon dessein n'était point, mon cher monsieur Poisson,
D'attaquer votre gloire en aucune façon,
Mais je suis enchanté de voir qu'à cette gloire
Vous tenez beaucoup plus que vous n'osiez le croire.

RAYMOND.

Vous vous trompez, Monsieur, en me parlant ainsi.
De ces misères-là j'ai fort peu de souci...
Mais c'est que vous venez étourdir mon oreille
Du Mans, de son théâtre et de votre merveille *.

BEAUSÉJOUR.

De quoi voulez-vous donc que je vous parle, moi?
Ce sujet m'intéresse.

PAUL.

Et tu ne sais pourquoi
Il t'a si brusquement quitté?

BEAUSÉJOUR.

Non, sur mon âme.
Peut-être, ayant au cœur une amoureuse flamme,
Il brûlait de revoir quelque objet adoré
Dont depuis trop longtemps il était séparé.

PAUL.

Qui te fait penser?

BEAUSÉJOUR.

Sa bizarre conduite,
Un portrait par le drôle oublié dans sa fuite.

PAUL.

Un portrait de femme?

BEAUSÉJOUR.

Oui, charmante, en vérité.
C'est, j'en dois convenir, un amour mérité.
Tiens, j'ai là ce portrait : vois comme elle est jolie.

PAUL.

Que vois-je? c'est ma nièce.

RAYMOND.

Allons, quelle folie!
Cela ne se peut pas.

PAUL.

Sans doute c'est un fait
Étrange, merveilleux : mais... tenez. (*Il lui donne le portrait.*)

RAYMOND.

En effet
C'est elle-même... ô ciel!

PAUL.

C'est une mignature
Que l'on fit l'an dernier.

BEAUSÉJOUR.

Singulière aventure!

RAYMOND.

Oui, je la reconnais, et j'en suis confondu.

PAUL.

Ce portrait, disait-elle, elle l'avait perdu.

RAYMOND.

Elle nous a trompés : quel scandale?

* Raymond, Paul, Beauséjour.

Digitized by Google

PAUL.

Mon père,
Calmez-vous; nous saurons pénétrer ce mystère.
Il faut interroger Marianc.

RAYMOND.

Oui, je veux
Moi-même...

PAUL.

Nous allons lui parler tous les deux
Et tâcher d'obtenir d'elle un aveu sincère.
Ce portrait, n'est-ce pas, ne t'est point nécessaire?
Tu peux entre mes mains le laisser.

BEAUSÉJOUR.

Oui vraiment,
Il est à vous, d'ailleurs... je m'enfuis promptement:
J'ai peu de temps à moi, permets que j'en profite.
Adieu; je te devais ma première visite:
Nous étions demeurés si longtemps sans nous voir.

PAUL.

Viens souper avec nous.

BEAUSÉJOUR.

Volontiers, à ce soir.

SCÈNE V.

RAYMOND, PAUL, puis MARIANE.

RAYMOND.

Mariane!... je veux confondre la traîtresse.

PAUL.

Permettez: avec elle usons un peu d'adresse.
Si d'abord nous allons l'effaroucher, eh bien,
Cette enfant va se taire, et nous ne saurons rien.
Ne jetons point l'effroi dans son âme troublée.
Mais la voici qui vient*.

MARIANE.

Vous m'avez appelée?

PAUL.

Oui, ma très chère nièce et pupille: avec toi
Nous désirons causer un moment.

MARIANE.

Avec moi?

PAUL.

Oui vraiment, avec toi: cela te contrarie
Peut-être?

MARIANE.

Et pourquoi donc, mon oncle, je vous prie?
J'ai beaucoup de plaisir à causer avec vous.

PAUL.

Écoute, mon enfant, nous sommes entre nous,
Et tu peux nous montrer une entière franchise.
Il faut nous dire tout.

MARIANE.

Vous voulez que je dise?...

RAYMOND, *avec emportement.*

Tout.

MARIANE.

Mais quoi donc?.. pardon, je cherche vainement...

* Raymond, Mariane, Paul.

RAYMOND.

Tu cherches, malheureuse?..

MARIANE.

Ah! mon Dieu!

PAUL.

Doucement,
Mon père.

MARIANE*.

Mais d'où vient une telle colère?
Mon oncle, qu'ai-je fait qui puisse vous déplaire?

PAUL.

Mariane, réponds sans te faire prier.
Ce portrait que de toi l'on a fait l'an dernier?...

MARIANE.

Ce portrait?.. (*à part.*) Ah! mon Dieu?

PAUL.

Tu disais, ce me semble,
Que tu l'avais perdu? t'en souviens-tu?

MARIANE, *à part.*

Je tremble.
Saurait-il donc qu'il est aux mains de mon cousin?
Que dire?

PAUL.

Tu te tais?

RAYMOND.

Veux-tu répondre enfin?
Parle, et n'espère pas nous abuser encore.
Où ton portrait est-il? penses-tu qu'on ignore
Quel est l'heureux mortel qui reçut ce présent?

MARIANE, *à part.*

Ciel!

PAUL.

Tu ne peux plus rien nous cacher à présent.
Qui vient nous déranger?

SCÈNE VI.

RAYMOND, ARNOULD en uniforme, PAUL, MARIANE.

PAUL.

Que vois-je? un militaire!
C'est Arnould.

MARIANE, *à part.*

Quel accueil, ô ciel? va-t-on lui faire?
Qu'il vient mal à propos!

ARNOULD.

Oui, mon père, c'est moi.

RAYMOND.

Mon pauvre enfant, comment, c'est toi que je revoi!
Te voilà parmi nous pour quelque temps, j'espère.
Embrasse donc encore un peu ton vieux grand-père.

MARIANE, *à part.*

Mais comment se fait-il qu'on le reçoive ainsi?

PAUL.

Je ne m'attendais pas à te revoir ici;
Et ta dernière lettre aurait dû nous apprendre
Que tu viendrais bientôt.

* Raymond, Paul, Mariane.

Digitized by Google

ARNOULD.

J'ai voulu vous surprendre,
Et sans trop me vanter, j'ai réussi, je crois.
On vient de m'accorder un congé de deux mois,
Mais que j'embrasse aussi ma charmante cousine *.
Ah! bon Dieu! quel accueil et quelle froide mine!
Qu'a-t-elle?

RAYMOND.

Ce qu'elle a? nous le savons trop bien.

PAUL.

Oui, tu viens de troubler, mon fils, un entretien
Que nous pouvons, je crois, reprendre en ta présence.
Te fiant, comme nous, à son air d'innocence,
Pensais-tu que son cœur, facile à s'enflammer,
Par un indigne amour pût se laisser charmer?

ARNOULD.

Bah!

MARIANE, *à part.*

Que dit-il?

RAYMOND.

On n'est que trop sûr de la chose.
Elle aime éperdument un nommé Delarose.

MARIANE, *à part.*

Je n'y comprends plus rien.

ARNOULD, *à part.*

Quel galimathias!
Comment donc savent-ils et ne savent-ils pas?
(*Haut.*)
Ce Delarose enfin pour qui son cœur soupire,
Quel est-il?

RAYMOND.

Un Crispin qu'en province on admire.

ARNOULD.

Vraiment?

PAUL.

Par Beauséjour nous avons tout appris,
Le directeur du Mans.

ARNOULD, *à part.*

Ciel!

PAUL.

Il est à Paris.

MARIANE, *à part.*

A Paris!

ARNOULD.

(*A part.*) (*Haut.*)
Je suis mort. Et que vient-il y faire?

PAUL.

Il vient faire arrêter son acteur réfractaire.

RAYMOND.

La police, bientôt sur lui mettant la main,
Du Maine lui fera reprendre le chemin:
J'en rirai bien.

PAUL.

Sais-tu ce qui nous met en peine?
(*Montrant Mariane.*)
C'est qu'on a retrouvé son portrait dans le Maine.

ARNOULD.

Son portrait?

PAUL.

Nous l'avons en nos mains; le voilà.

ARNOULD.

C'est, ma foi, vrai... j'en suis charmé.

PAUL.

Pourquoi cela?

ARNOULD.

C'est qu'il est très bien fait, et d'une ressemblance...
Et que dit Mariane?

PAUL.

Un obstiné silence
Est sa seule réponse.

RAYMOND.

Oui; mais moi, je prétend,
Je veux, j'ordonne enfin qu'elle parle à l'instant.
Tout ce qui s'est passé, qu'elle nous le raconte.
Qui l'oblige à se taire?

ARNOULD.

Ah! sans doute la honte.
Votre juste courroux ne peut que la troubler;
Devant vous, j'en suis sûr, elle craint de parler.
Les grands parents font peur et leur présence impose.

PAUL.

Tu crois?

ARNOULD.

Moi, son cousin, ce serait autre chose:
L'un pour l'autre jamais nous n'avions de secrets.
Ce qu'elle veut cacher, bientôt je le saurais,
Si l'on me laissait seul avec elle un quart-d'heure,
J'en réponds.

PAUL, *à Raymond.*

Nous pouvons essayer.

RAYMOND.

Soit: demeure.
Parle-lui.

PAUL.

Si c'est nous qui causons son effroi,
Peut-être elle sera moins discrète avec toi.
J'ai répétition... adieu, l'heure me presse;
Le théâtre m'attend. (*Paul sort.*)

RAYMOND.

Moi, je vais à la messe.
Fille coupable!... aimer un farceur, un vaurien!

ARNOULD, *à part.*

Merci, mon cher grand-père.

RAYMOND.

Hein? que me dis-tu?

ARNOULD.

Rien.

RAYMOND.

Adieu.

SCÈNE VII.

ARNOULD, MARIANE.

ARNOULD.

Sur quels écueils, ô destin, tu me pousses!
Beauséjour à Paris, la police à mes trousses,

* Il va l'embrasser et revient entre Raymond et Paul.

Digitized by Google

Et mon début ce soir pour comble d'embarras!

MARIANE.

Ton début?

ARNOULD.

Oui vraiment : tu ne t'en doutais pas?
Oui, ton cousin Arnould ce soir, ne t'en déplaise,
Fait son premier début sur la scène française.
De monsieur de Créqui je suis le protégé.
C'est grâce à ce seigneur que j'obtins mon congé;
Mon ordre de début, je le lui dois encore.
Afin que jusqu'au bout mon cher père l'ignore,
Mon début au public ne fut point annoncé.
Au lever du rideau, l'air triste, l'œil baissé,
Le semainier, après sa triple révérence,
Viendra des spectateurs réclamer l'indulgence.
Puis, les attendrissant par un récit menteur :
L'indisposition subite d'un acteur,
Douloureux contretemps, insurmontable obstacle,
Nous force, dira-t-il, à changer le spectacle;
Mais daignez accepter un dédommagement :
A vos yeux va s'offrir, Messieurs, dans un moment
Le nouveau rejeton d'une famille aimée,
Aux applaudissements par vous accoutumée,
Du fils de Paul Poisson encouragez l'essor.
Puissent, puissent surtout de son front jeune encor
Tant de lauriers cueillis par l'aïeul et le père
Ecarter les sifflets, ces foudres du parterre!
D'un bruit plus gracieux prêtez lui le secours.
Un vif enthousiasme accueille ce discours.
Si d'abord il s'adresse au grand nom dont j'hérite,
Bientôt je ne le dois qu'à mon propre mérite.
Mêlé de souvenirs et de lazzis nouveaux,
Mon jeu fait éclater le rire et les bravos.
Le troisième Crispin est digne de sa race.
Mon père, en l'apprenant, s'adoucit et m'embrasse.
Reçu comédien ordinaire du Roi,
Je t'épouse...

MARIANE.

Un instant, Monsieur; répondez moi.

ARNOULD.

Quoi donc?

MARIANE.

Expliquons-nous : mon portrait..., sois sincère,
Qu'en as-tu fait?

ARNOULD.

Parbleu, je l'ai perdu, ma chère :
Comment, je n'en sais rien.

MARIANE.

Pour moi c'est très flatteur.
A t'en croire, il était jour et nuit sur ton cœur.

ARNOULD.

Pour le voir, le baiser, je le prenais sans cesse,
Et je l'aurai perdu par excès de tendresse.

MARIANE.

C'est charmant.

ARNOULD.

Dans mon sein heureux de le cacher,
J'aurais mieux fait cent fois de n'y jamais toucher.
Au moment de m'enfuir ma tête s'est brouillée,
Et prêt à te revoir...

MARIANE.

Vous m'avez oubliée?

ARNOULD.

Non pas toi, ton portrait : sois indulgente.

MARIANE.

Non;
Je vous en veux beaucoup.

ARNOULD.

Pour avoir mon pardon,
Je me jette à tes pieds.

MARIANE.

On vient.

SCÈNE VIII.

BEAUSÉJOUR, ARNOULD, MARIANE.

BEAUSÉJOUR, *de loin.*

Je vous dérange.

ARNOULD, *à part.*

Que vois-je?

BEAUSÉJOUR, *à part.*

Un militaire à genoux! c'est étrange.

MARIANE, *vivement, allant à Beauséjour* *.

C'est mon cousin Arnould, Monsieur.

BEAUSÉJOUR.

En vérité?
Le fils de mon cher Paul?

MARIANE.

Oui.

BEAUSÉJOUR.

J'en suis enchanté.
A peine je l'ai vu jadis dans son enfance.
Je veux faire avec lui plus ample connaissance.

ARNOULD, *bas à Mariane.*

Mon directeur du Mans!

MARIANE, *bas.*

O ciel!

BEAUSÉJOUR, *allant à Arnould.*

Embrassons-nous.
(*Le reconnaissant*)
Ah! grand Dieu!

ARNOULD, *à part.*

Je suis pris.

BEAUSÉJOUR **.

Comment, Monsieur, c'est vous.
Qui... que... sans cet habit je croirais reconnaître...
Mais êtes-vous bien sûr d'être... de ne pas être...
Je dis bien, d'être fils de mon ami Poisson?

ARNOULD.

(*à part.*) (*Il se met à bégayer.*)
Déguisons notre voix. Monsieur... aucun soup...çon,
N'a jamais... attaqué... la... vertu de... ma mère,
Et j'ai toujours... passé... pour le fils de mon... père.

BEAUSÉJOUR.

J'en suis bien convaincu; puis maintenant je vois...
Et d'abord ce n'est pas le même son de voix,

* Beauséjour, Mariane, Arnould.
** Beauséjour, Arnould, Mariane.

Digitized by Google

Ni la même façon de parler : mais du reste,
C'est une ressemblance... oui, je vous le proteste,
Si vous ne m'affirmiez que vous n'êtes pas lui,
Je vous ferais au Mans retourner aujourd'hui.

ARNOULD.

Je ne... vous entends... pas : au... Mans!... qu'irai-je [y faire?

BEAUSÉJOUR.

Rejoindre ma troupe.

ARNOULD.

Ah!... Monsieur est... militaire?

BEAUSÉJOUR.

Non, je suis directeur du théâtre du Mans.

ARNOULD.

Di...recteur?

BEAUSÉJOUR.

Au mépris de ses engagements,
Mon Crispin s'est enfui vers Paris.

ARNOULD.

C'est in...fâme.

BEAUSÉJOUR.

N'est-ce pas? si je puis le trouver, sur mon âme,
Il s'en repentira.

ARNOULD.

Pourquoi ce... garnement
A-t-il... fui?

BEAUSÉJOUR.

Je ne sais; Monsieur, apparemment
De voir la capitale avait la fantaisie.
Eh bien, de ce Crispin vous êtes le Sosie,
Et je vous aurais pris pour son frère jumeau.
Pourtant vous êtes mieux; oui, car il n'est pas beau.

ARNOULD.

Tant pis.

BEAUSÉJOUR.

Quand vous parlez, la ressemblance cesse.

ARNOULD.

Tant mieux.

BEAUSÉJOUR.

Je puis, je crois, sans que cela vous blesse,
Dire qu'il n'est point... bègue,

ARNOULD.

Et je le suis un peu.
J'en ai douté longtemps... je vous en fais l'aveu.
Mais j'en fus convaincu dans la dernière guerre,
Par certain... incident... qui ne m'amusa guère.
Un... poste dangereux était... gardé... par moi
Avec... quelques soldats..., quand tout-à-coup je voi
L'ennemi... plus nombreux... qui...

BEAUSÉJOUR.

Venait vous surprendre.

ARNOULD.

Ma... troupe n'était... pas disposée à... se rendre,
Ni moi non plus... : soudain à mon... commandement,
Mes hommes près de... moi se rangent... vaillamment;
Au... combat, à la mort chacun d'eux se... dévoue.

BEAUSÉJOUR.

Très bien.

ARNOULD.

Oui; mais à... peine avais-je dit : en joue,
Ma langue s'embarrase, et... jamais, ventrebleu,
Je ne... pus... parvenir à leur... commander... feu;
Et... tous... ils restaient là, le... fusil à... l'épaule,
Sans tirer.

BEAUSÉJOUR, *en riant.*

Oh! parfait!

ARNOULD.

Cela ne... fut point... drôle, [pas,
Mon cher... Monsieur..., voyant que nous ne... tirions
Les ennemis... vers nous s'avancent à... grands pas.

BEAUSÉJOUR.

Certes, l'occasion pour eux était fort belle.

ARNOULD.

Et tandis que je... cherche en vain le mot... rebelle,
On nous... cerne, on nous... fait tous... prisonniers.

BEAUSÉJOUR.

Vraiment?

ARNOULD.

Ce.... fait d'armes... m'a nui pour mon avancement.

BEAUSÉJOUR.

Je le crois : l'anecdote est assez singulière.

ARNOULD.

Oui... voyez à quoi... tient, Monsieur, une... carrière.
Du... grand nom d'Alexandre on est... presque effrayé :
Parlerait-on de lui, s'il avait... bégayé?

BEAUSÉJOUR, *à part.*

Il est très amusant.

MARIANE, *à part.*

Quelle folle cervelle!
A quoi bon débiter cette fable nouvelle;

BEAUSÉJOUR *.

Où donc est le cher Paul? je ne l'aperçois pas;
C'est pour lui que je suis revenu sur mes pas.
N'ayant, pour m'appuyer personne à la police,
J'ai pensé qu'il pourrait me rendre un grand service.
Monsieur le Lieutenant est fort connu de lui :
S'il veut à son hôtel me conduire aujourd'hui,
Je serai sur son nom admis à l'heure même;
Et ce point est pour moi d'une importance extrême.
Mon théâtre du Mans souffre de mon départ :
J'y voudrais retourner dans trois jours au plus tard.

ARNOULD.

Je... comprends.

BEAUSÉJOUR.

De mon temps je ne suis pas le maître,
Et Paul...

ARNOULD.

Il est... dehors.

BEAUSÉJOUR.

Au théâtre peut-être?

ARNOULD.

Non.

BEAUSÉJOUR.

Mais où donc alors?

ARNOULD.

Je ne sais pas.

MARIANE.

Ni moi.

* Arnould, Beauséjour, Mariane.

Digitized by Google

BEAUSÉJOUR.

Je vais donc seul tenter l'aventure, et ma foi
Nous verrons. (*bas*) Vous étiez à genoux, j'imagine
Pour attendrir le cœur de la chère cousine.
Elle est charmante! (*à part*) hélas! pour lui quel coup
S'il apprenait qu'il a mon Crispin pour rival! [fatal,
Pauvre Arnould!... après tout, aimer qui lui ressemble,
C'est aimer son amant doublement, ce me semble.
(*Haut.*) (*à Raymond qui entre.*)
Je me sauve; à tantôt. Monsieur, votre valet;
Je reviendrai souper.

SCÈNE IX.

ARNOULD, RAYMOND, MARIANE.

RAYMOND, *à part.*

Cet homme me déplaît.
(*à Arnould.*)
Eh bien, mon cher garçon, as-tu, dans notre absence,
D'un coupable secret reçu la confidence?
Sur ce portrait enfin sais-tu la vérité?
Parle donc.

ARNOULD.

Ah! je crains votre sévérité.
A l'indulgence ici que votre cœur incline.

RAYMOND.

Plaît-il?

ARNOULD.

Depuis longtemps j'adore ma cousine.
Ce portrait précieux retraçait ses appas :
Je le lui dérobai.

MARIANE.

Non, ne le croyez pas :
Il le reçut de moi.

RAYMOND.

Ma surprise est extrême.

MARIANE.

Mon cousin m'aime, et moi, je le chéris de même.
Est-ce donc mal?

RAYMOND.

Eh! mais, cela n'est pas très bien.

RAYMOND.

Enfin, pris ou reçu, car cela n'y fait rien,
J'avais donc ce portrait si cher à ma tendresse,
Et que je me plaisais à contempler sans cesse.
Souvant en lui parlant je me trouvais heureux.

RAYMOND.

Supprime, s'il te plaît, ces détails amoureux,
Du récit que j'attends accessoire inutile.

ARNOULD.

Une troupe d'acteurs vint débuter à Lille :
Delarose en était le plus bel ornement;
On raffola de lui... c'est un acteur charmant.
Quel naturel! quel feu! quel sang-froid! quel comique!

MARIANE, *à part.*

Il se traite assez bien.

RAYMOND.

Sois donc plus laconique.

ARNOULD.

Enfin il me plut fort : d'une étroite amitié
Avec ce beau talent je fus bientôt lié.
On sait le sort errant des acteurs de province :
En partant pour le Maine, il voulut que j'y vinsse,
Du moins quand un congé m'offrirait le moyen
D'accomplir son souhait qui devenait le mien.
Je l'aime tellement... pour moi c'est comme un frère;
C'est plus peut-être encore, et si le sort contraire
D'un trépas imprévu le frappait aujourd'hui,
J'en suis sûr, je mourrais en même temps que lui.

RAYMOND.

Quel conte!

ARNOULD.

Non, je puis vous en répondre.

RAYMOND.

Peste!
Pylade à ce point là n'aima jamais Oreste.

ARNOULD.

Aussitôt que je pus, je courus vers le Mans
Lui porter mes bravos et mes embrassements.
Sachant que je pouvais compter sur sa prudence,
Il reçut de mon cœur l'entière confidence,
Et ce portrait charmant, aimé, matin et soir,
Je ne me lassais point de le lui faire voir.
A force de montrer cette image chérie,
Au moment de partir, je l'aurai, je parie,
Oubliée, et chez lui laissée étourdiment.
Voilà la vérité pure.

MARIANE, *à part.*

Dieu! comme il ment!

RAYMOND.

Ainsi de ce monsieur je te vois idolâtre.
Mauvaise connaissance! un homme de théâtre.
Fi!

ARNOULD.

De son amitié je n'eus qu'à me louer.

RAYMOND.

Et comment?

ARNOULD.

En province, il faut vous l'avouer,
On trouve à s'égayer une peine infinie,
Et pour charmer un peu cette monotonie
Qui dans Lille pesait sur chacun de nos jours,
Un divertissement vint à notre secours.

RAYMOND.

Lequel?

ARNOULD.

M'associant quelques joyeux complices,
D'un théâtre bourgeois nous fîmes les délices,
Et grâce à Delarose, à plus d'une leçon,
J'y fus digne du sang et du nom de Poisson.
Aussi quand je jouais on assiégeait les portes.

RAYMOND.

Acteur et militaire! ah! quel coup tu me portes!
Toi, prendre des leçons d'un farceur ambulant!

ARNOULD.

Dites plutôt un maître, un modèle excellent.
Trop heureux qui de près pourrait suivre sa trace!
Quand on lui voit jouer le *Baron de la Crasse,*

Digitized by Google

Lubin, le *Bon soldat*, sans le vanter, je crois
Qu'on peut...

RAYMOND.

Il jouait donc mes pièces quelquefois?

ARNOULD.

Quelquefois? très souvent : c'était du répertoire
Ce qu'il aimait le mieux.

RAYMOND, *flatté*.

Ah!

ARNOULD.

Vous pouvez m'en croire;
C'est qu'avec du talent il a du goût aussi.

RAYMOND.

Ce que tu me dis là m'en fait juger ainsi.

ARNOULD.

Souvent il vous trouvait plus plaisant que Molière.

RAYMOND.

Oh! c'est aller bien loin ; Molière a sa manière,
J'ai la mienne : entre nous, de ce fameux auteur
Je n'ai jamais été fort grand admirateur.
Le cher monsieur Scarron était bien autre chose.

ARNOULD.

Voilà précisément ce que dit Delarose.

RAYMOND.

Pour Molière, en un mot, sans en dire de mal,
Je ne partage point l'engouement général.
Il ne charme, après tout, que des esprits vulgaires,
Et dans cent ans d'ici l'on n'en parlera guères.

ARNOULD.

Quoique de son génie on vante la hauteur,
Eût-il fait le *Baron de la Crasse?*

RAYMOND, *souriant*.

Flatteur!...
La pièce te plaît donc?

ARNOULD.

Je la trouve divine.
Qu'elle nous amusa! t'en souviens-tu, cousine?
En y pensant; j'en ris encor de souvenir.

RAYMOND.

L'ouvrage n'est pas mal, je dois en convenir.
Il était bien joué, dis-tu, par ce jeune homme?

ARNOULD.

C'est dans ce rôle-là surtout qu'on le renomme.

RAYMOND.

Il n'est pas très facile à remplir, sur ma foi.

ARNOULD.

Je ne l'ai pas trop mal joué non plus.

RAYMOND.

Qui, toi?
Comment te tirais-tu de la scène d'ivresse?
Car pour s'en acquitter sans trop de maladresse,
Certe, il faut...

ARNOULD.

Voulez-vous que j'essaie à vos yeux?

RAYMOND.

De juger ton talent je serais curieux.
C'est que je le jouais un peu bien, je m'en vante.
(*Il s'assied.*)
Mais il est dans la scène un rôle de servante :
Pour donner la réplique et seconder ton jeu
Il faudrait une actrice...

ARNOULD, *montrant Mariane*.

Elle en peut tenir lieu.
Elle a tant vu la pièce, et sa mémoire est telle
Que la savoir par cœur est une bagatelle :
N'est-ce pas?

MARIANE.

Oui, je crois pouvoir me souvenir...

RAYMOND.

Les vers en sont, d'ailleurs, aisés à retenir.

MARIANE.

Pour une débutante ayez de l'indulgence.

RAYMOND *.

Je t'en promets à force : allons, que l'on commence.
(*Il va s'asseoir.*)

MARIANE.

« Notre baron, pour moi plein de tendresse,
« Assidument courtise mes appas.
« Moi, je dois prendre un parti ; cela presse :
« Faut-il céder, ou bien ne céder pas?
« Mais balancer offense la sagesse :
« De mon honneur le soin doit m'être cher.
« Si je cédais, hélas! de ma faiblesse
« J'aurais bientôt un repentir amer.

RAYMOND.

Bien parlé (*à Arnould*) ton grand-père a du moins sur
Fait entendre toujours une morale saine. [la scène

MARIANE.

« J'ai beau l'aimer : un devoir inflexible
« Dicte ses lois à mon cœur combattu.
« Pour un cœur tendre il est souvent pénible
« D'être obligé d'avoir de la vertu.

RAYMOND.

C'est un peu moins moral, j'en conviens; mais c'est franc:
Elle parle selon son état et son rang.

MARIANE.

« Ah! s'il voulait épouser sa servante,
« Qu'un tel honneur me comblerait de biens!
« Hélas! son nom dont toujours il se vante,
« L'empêchera de former ces liens.
« Il oublierait pour moi sa noble race;
« Et me carrant au fond de son château,
« Je deviendrais *Baronne de la Crasse!*
« Est-il un sort, est-il un nom plus beau!

RAYMOND.

Avec ce jeu piquant, cet œil plein de malice,
La petite ferait une charmante actrice.

MARIANE.

« Mais de trop boire il a pris l'habitude;
« Cela dégrade un homme comme il faut.
« J'emploie en vain mes soins et mon étude
« A le guérir de ce petit défaut.
« O Dieu d'amour, entends mes vœux, de grâce.
« Par toi l'on vit bien des héros vaincus :
« Viens arracher la coupe de Bacchus
« Aux nobles mains du baron de la Crasse!

RAYMOND.

Mon pauvre ami Molière, avec tout ton esprit,
Dans un style pareil tu n'as jamais écrit.

* Paul, Raymond, Mariane.

Digitized by Google

MARIANE.

« C'est lui.

ARNOULD.

« Corbleu! ventrebleu! sarpebleu!
« Il est, ma foi, trois choses qu'on renomme
« A juste titre, et qu'un bon gentilhomme
« Doit préférer, savoir : le vin, le jeu
« Et le beau sexe. Oui, nargue de la gloire!
« En ce monde le vin me rend heureux,
« Spirituel, et surtout amoureux :
« J'aime beaucoup les femmes après boire.
« Mais n'est-ce pas Suzette que je voi?
« Eh! te voilà, ma belle; embrasse-moi.

RAYMOND.

Ce n'est vraiment pas mal : du mordant, de la verve.
Mais voici, mon garçon, les défauts que j'observe.
Ta tête, tout ton corps se laissent trop aller.
Si le vin aux regards doit partout circuler,
L'ivresse est orgueilleuse : aux autres, à soi-même
Elle se dissimule avec un soin extrême.
Comprends-tu?

ARNOULD.

Très-bien.

RAYMOND.

Vois sortir d'un long repas
Ce convive, en chemin faisant mille faux pas.
Se reprochera-t-il son défaut d'équilibre?
Accepte-t-il un bras? non, il veut marcher libre;
L'appui qu'on lui propose est par lui rejeté :
Il accuse du jour la trop faible clarté;
Il maudit les pavés et la nature entière.
Vous le verrez demain à jeûn, l'âme moins fière,
Des erreurs d'aujourd'hui s'accuser franchement :
D'un tort que l'on n'a plus on convient aisément.
Il faut, pour rendre aux yeux l'ivresse naturelle,
Qu'on voie à tous moments que nous luttons contre elle,
Et que c'est en dépit de nos constants efforts
Que la raison se trouble et que fléchit le corps.
L'homme ivre d'un nuage a la vue obscurcie,
Et la parole manque à sa langue épaissie.
Un ennemi puissant, son vice, l'a vaincu;
Lui seul de sa défaite il n'est point convaincu.
Il veut, en affectant une attitude altière,
Tenir son corps debout et sa tête en arrière :
Mais son corps accablé, son front appesanti
Donnent à son orgueil un honteux démenti.

ARNOULD.

Je comprends au mieux.

RAYMOND.

Oui; mais regarde-moi faire :
Car plus que la leçon l'exemple est salutaire.

RAYMOND, *faisant l'homme ivre.*

« Corbleu! ventrebleu! sarpebleu!

ARNOULD, *l'imitant.*

« Corbleu! ventrebleu! sarpebleu!

SCÈNE X.

MARIANE, RAYMOND, PAUL, ARNOULD entrant par la porte du fond.

PAUL.

Ciel! mon père et mon fils dans cet état honteux,
Se soutenant à peine et jurant tous les deux!

ARNOULD.

Mon père!

MARIANE.

Mon tuteur! je me sauve.

SCÈNE XI.

PAUL, RAYMOND.

RAYMOND.

Eh bien, qu'est-ce?
Je voulais lui donner une leçon d'ivresse;
Voilà tout.

PAUL.

Que veut dire?...

RAYMOND.

Eh oui, ton fils, ma foi,
Sur la scène serait tout aussi bon que toi.
Puisqu'on n'a pas voulu le mettre au séminaire,
J'aimerais mieux le voir acteur que militaire.
Il jouerait mon théâtre, et vous l'abandonnez :
Cela vaut bien pourtant tout ce que vous donnez.

PAUL.

Quoi!... de se faire acteur aurait-il donc l'envie?

RAYMOND.

Et quand cela serait?

PAUL.

Tant qu'un souffle de vie
Animera mon corps, il ne le sera point.

RAYMOND.

Si j'avais comme toi pensé sur un tel point,
Le public t'eût-il vu succéder à ton père?
Pourquoi priver ton fils des succès qu'il espère?

PAUL.

Qu'il espère?

RAYMOND.

Et dont, moi, je suis presque certain.

PAUL.

De son frère Philippe il aurait le destin.
Sur notre nom voyez quel bel éclat il jette :
Il voulut être acteur, et ce n'est qu'un poète.

RAYMOND.

Qu'un poète!... tu veux, je crois, m'humilier.
Je suis poète aussi, moi : peux-tu l'oublier?

PAUL.

Mon père...

RAYMOND.

Ton orgueil à mes yeux se révèle.
Tu crains dans ta famille une gloire nouvelle.

Digitized by Google

Prends-y garde : en dépit de toi-même, je veux
Le servir dans ses goûts et l'aider dans ses vœux.
C'est à moi que tu dois ton talent que l'on prône :
Instruit par mes leçons, je veux qu'il te détrône.
Le public transporté dira qu'Arnould lui seul,
En effaçant son père, égale son aïeul.
Le manteau de Crispin, sa fraise, sa rapière,
Si bien portés par moi dans ma longue carrière,
Cher Arnould, si tu veux à moi t'en rapporter,
Je peux montrer encor comme il faut les porter;
Et pour preuve, attends-moi : bientôt Monsieur ton père
Pourra voir... je reviens... j'étouffe de colère.

SCÈNE XII

ARNOULD, PAUL, ensuite BEAUSÉJOUR.

ARNOULD, *à part.*

Le grand'père est très chaud : quelle fureur!

PAUL.

C'est vous,
Monsieur, vous qui jetez la discorde entre nous :
Vous eussiez bien mieux fait de demeurer à Lille.
Ici votre présence est assez inutile;
Vous ne resterez donc à Paris qu'un seul jour.
Demain sans faute... allons, j'aperçois Beauséjour.
Il prend bien son moment... que le diable l'emporte!

BEAUSÉJOUR, *venant au milieu.*

C'est un grand appétit, mon cher, que je t'apporte.

PAUL.

J'en suis charmé.

ARNOULD, *à part.*

Courons au théâtre; il est temps,
Et pour me préparer je n'ai que peu d'instants.
(*Il se sauve.*)

SCÈNE XIII.

BEAUSÉJOUR, PAUL.

BEAUSÉJOUR.

C'est ton fils qui s'en va, ce me semble.

PAUL.

Lui-même.

BEAUSÉJOUR.

Où court-il donc avec cette vitesse extrême?

PAUL.

(*A part.*) (*Haut.*)
Ma foi, je n'en sais rien... une commission...

BEAUSÉJOUR.

Pour le souper peut-être? ah! cher amphitryon,
Point de cérémonie avec un camarade.
Eh bien, de mon Crispin la petite incartade
Doit recevoir bientôt son juste châtiment,
Et l'on va dans Paris chercher le garnement.

PAUL, *avec distraction.*

Oui-da?

BEAUSÉJOUR.

Dans quelque endroit qu'on le trouve, on l'arrête.
On a, sans balancer, fait droit à ma requête.
Ton nom, dont ton ami se pare avec orgueil,
M'a valu sur-le-champ un gracieux accueil,
Et je n'espérais pas si prompte réussite.
Mais je t'en remercie et je m'en félicite.
A propos, mon ami, j'ai des lettres pour toi :
J'allais les oublier.

PAUL.

Des lettres?

BEAUSÉJOUR.

Oui, ma foi.
Un Monsieur fort honnête, à l'auberge où je loge,
M'entend dire ton nom, vient à moi, m'interroge;
Nous causons, et j'apprends par un long entretien
Que dans Lille son fils était l'ami du tien;
Que ce fils s'est enfui, parce qu'en une affaire
Il a sur le carreau laissé son adversaire.
Le père a vers Paris couru sans s'arrêter :
En faveur de son fils il vient solliciter;
Mais il a chez ce fils; dit-il, après sa fuite,
Trouvé plus d'une lettre à ton adresse écrite,
Et de les apporter il s'est fait un devoir.
Comme de quelques jours il ne pourrait te voir,
Il m'a de ces papiers rendu dépositaire,
Et je te les remets.

PAUL.

Quel est donc ce mystère?
Plusieurs lettres de Lille, à moi... je cherche en vain..,

BEAUSÉJOUR.

Tiens, les suscriptions sont de la même main.

PAUL, *ouvrant une lettre.*

Parbleu, c'est de mon fils; ma surprise redouble :
Juin... nous sommes en mai : comment donc?

BEAUSÉJOUR.

Tu vois trouble.

PAUL.

Regarde.

BEAUSÉJOUR.

Juin... c'est vrai.

PAUL.

Je n'y comprends plus rien.
(*Lisant.*)
« Je suis toujours à Lille où je me porte bien ».

BEAUSÉJOUR.

C'est rassurant.

PAUL, *ouvrant une lettre.*

Cette autre... elle est de juillet : « Lille.
« Mon cher père, je suis toujours dans cette ville.
« Jamais je ne me suis, je crois, si bien porté. »

BEAUSÉJOUR.

De sa santé future il paraît enchanté.

PAUL.

As-tu jamais rien vu, dis-moi, de plus étrange?
« Septembre... votre fils se porte comme un ange.

BEAUSÉJOUR.

Tu vois.

PAUL, *lisant.*

« Je hante ici les meilleures maisons... »
(*Ouvrant une autre lettre*).
« Décembre ».

Digitized by Google

BEAUSÉJOUR.

Il en avait pour toutes les saisons.

PAUL.

Quelque tour est caché là-dessous, je présume.

BEAUSÉJOUR.

Mon ami, si sa langue était comme sa plume,
Quel bavard ce serait! mais malheureusement
Le ciel mit à cela certain empêchement :
Au métier d'écrivain il est assez habile :
Mais chez lui la parole est beaucoup moins facile.
Ce défaut date-t-il de loin? étant enfant,
Est-ce qu'il bégayait?

PAUL.

Pas plus que maintenant.
Sa parole a toujours été nette et fort bonne.

BEAUSÉJOUR.

Tu dis?... c'est différent; je me trompais : pardonne.
(*à part.*)
A quoi bon un débat qui serait éternel?
Respectons le bandeau de l'amour paternel.
(*Haut.*)
Je craignais de ne pas te trouver à cette heure.

PAUL.

Pourquoi?

BEAUSÉJOUR.

Je me rendais gaîment vers ta demeure;
Le vieux Guérin à moi s'offre sur mon chemin :
Il allait s'habiller pour jouer *Jacquemin*.

PAUL.

Jacquemin dans *le Deuil?*

BEAUSÉJOUR.

De l'ami Hauteroche.

PAUL.

Guérin a voulu rire, ou sa mémoire cloche :
On ne doit point du tout jouer *le Deuil*.

BEAUSÉJOUR

Permets :
Sa mémoire est fidèle et ne cloche jamais.
L'âge sur son cerveau n'a point jeté sa glace :
Je suis loin de l'aimer, il usurpa ma place.
Mais en fait de mémoire il est plus fort que moi;
Il me rendrait encor des points ainsi qu'à toi.
Enfin, pour je ne sais quelle subite cause,
(Car pressé, c'est en gros qu'il m'a conté la chose)
Ce soir à votre hôtel un ouvrage annoncé
Par *le Deuil*, j'en suis sûr, doit être remplacé;
Et comme de Crispin c'est toi qui fais le rôle
Où tu verses des pleurs d'une façon si drôle,
Ta présence au théâtre eût retardé l'instant
Du bienheureux souper qui tous deux nous attend.
Mais te voici; quelqu'un là-bas a pris ta place :
Alors soupons.

PAUL.

Qui donc aurait eu cette audace?
On ne peut me doubler sans mon consentement;
Mes droits sont là : je cours m'habiller promptement.
Le théâtre est en face : adieu.

BEAUSÉJOUR.

Quelle folie!

PAUL.

Non, non, je n'entends pas qu'ainsi l'on m'humilie.
Plutôt que de souffrir cet acte flétrissant,
J'entrerai sur la scène avec mon remplaçant,
Et le public verra qui de nous il préfère.

BEAUSÉJOUR.

Calme-toi (*à part*) j'ai, parbleu! fait une belle affaire.

PAUL.

(*Appelant.*)
Mariane... Me faire en secret remplacer!
Du théâtre sans doute ils veulent me chasser.
A leurs vexations ils verront si je cède.
Mariane, viens donc.

BEAUSÉJOUR, *à part.*

Quel courroux le possède!

SCÈNE XIV.

MARIANE, PAUL, BEAUSÉJOUR.

PAUL.

(*à Mariane.*)
Enfin!... je sors; bientôt je serai de retour.
Reste et tiens compagnie à l'ami Beauséjour.
(*à Beauséjour.*)
La pièce n'est pas longue; attends-moi donc, de grâce,
J'ai besoin qu'en jouant ma colère se passe.
Va, dans quelques instants je reviendrai joyeux,
Et pour souper plus tard, nous en souperons mieux.
Adieu.

SCÈNE XV.

MARIANE, BEAUSÉJOUR, ensuite RAYMOND.

BEAUSÉJOUR.

Son amour-propre est par trop irritable.
Aller jouer au lieu d'aller se mettre à table!
J'aime fort mon métier : mais pour moi, dans ce cas,
Le théâtre à la table aurait cédé le pas.
(*Apercevant Raymond qui est habillé en Crispin.*)
Qu'est-ce que j'aperçois? quel plaisant personnage!

MARIANE.

Un Crispin!

BEAUSÉJOUR.

Oui, ma foi; Crispin d'un certain âge,
A ce que je crois voir.

RAYMOND *.

Tiens, Arnould, me voici :
C'est mon ancien habit de Crispin.

BEAUSÉJOUR.

Qu'est ceci?

MARIANE.

Monsieur Raymond! Eh oui! c'est lui.

RAYMOND, *à part.*

Bonté divine!
Mariane, et cet homme!

* Mariane, Raymond, Beauséjour.

Digitized by Google

BEAUSÉJOUR, *à part.*

Oh! la drôle de mine!

(*Haut.*)

Est-ce que vous comptez aller ce soir au bal?
Ce n'est plus maintenant le temps du carnaval.
Pourquoi donc?...

RAYMOND.

Je n'ai point de comptes à vous rendre.

BEAUSÉJOUR.

Non, c'est vrai.

RAYMOND.

Mes raisons, faut-il vous les apprendre?
Arnould veut sur la scène absolument monter.
Des rôles de Crispin je veux le dégoûter,
En offrant à ses yeux cet ignoble costume.

BEAUSÉJOUR.

Mais il le connaissait dès longtemps, je présume.

RAYMOND.

N'importe; mon devoir... impérieusement...
M'ordonnait... je devais... c'est clair.

BEAUSÉJOUR.

Assurément.
Mais lui, se faire acteur! votre crainte est frivole.
Il ne lui manquerait, hélas! que la parole.

RAYMOND.

Plaît-il?

BEAUSÉJOUR.

C'est bien assez que ce brave guerrier
Ait avec tout son poste été fait prisonnier.

RAYMOND.

Arnould?

BEAUSÉJOUR.

Faute de langue et non pas de vaillance;
Lorsque les ennemis, manquant de complaisance,
L'entourèrent avant que ce chef malheureux
Eût le temps d'ordonner que l'on tirât sur eux.

RAYMOND.

Quel galimathias venez-vous donc me faire?
De qui parlez-vous là?

BEAUSÉJOUR.

D'Arnould, du militaire
Avec qui j'ai causé tantôt.

RAYMOND.

Eh bien?

BEAUSÉJOUR.

Eh bien,
En disant qu'il est bègue, on ne vous apprend rien.

RAYMOND.

Votre tête, Monsieur, est-elle bien sensée?
Arnould?...

BEAUSÉJOUR.

Quand une phrase est par lui commencée,
Vous avez tout le temps d'aller chez le voisin,
Et puis de revenir en entendre la fin.

RAYMOND.

Vous osez soutenir? Arnould bègue?

MARIANE, *à part.*

Je tremble.

BEAUSÉJOUR.

Mais je ne suis ni sourd ni timbré, ce me semble.
Lorsque je lui parlais sa cousine était là :
On peut lui demander...

RAYMOND.

Volontiers; la voilà.
Elle va sur ce point à l'instant vous confondre.

BEAUSÉJOUR *.

Qu'elle parle : j'attends.

MARIANE, *à part.*

Je ne sais que répondre.

RAYMOND.

Ton cousin est-il bègue?... hein?

MARIANE.

Non certainement.

BEAUSÉJOUR.

Il n'a point bégayé devant moi?

MARIANE.

Si vraiment.

(*à part.*)

Je ne veux point mentir encore.

RAYMOND.

Quel langage!
Je ne comprends pas...

BEAUSÉJOUR.

Moi, je comprends trop, je gage.

(*à part*).

Il m'a joué, le traître, avec son bégaiement.

RAYMOND.

Lui-même tout-à-l'heure ici très nettement
Me disait un morceau du Baron de la Crasse.

BEAUSÉJOUR.

Du Baron?... justement; oui, je suis sur la trace :
Il remplissait très bien ce rôle... Ah! le malin!

RAYMOND.

Me parlez-vous d'Arnould ou de votre Crispin?

BEAUSÉJOUR.

Des deux qui n'en font qu'un...

RAYMOND.

Vous nous la donnez bonne.
Tous les deux ne seraient?...

BEAUSÉJOUR.

Que la même personne
Dont nous sommes la dupe, et qui probablement
Au Théâtre Français débute en ce moment

RAYMOND.

Il se pourrait?

BEAUSÉJOUR.

Mais moi qui ne perds pas la tête,
Mon cher monsieur Raymond, je vais troubler la fête.
(*Il va pour sortir.*)

MARIANE, *l'arrêtant.*

De grâce...

RAYMOND, *à Mariane.*

Il est donc vrai?

MARIANE.

Monsieur, pardonnez-lui.

RAYMOND.

Eh quoi! j'ai de ce fourbe été dupe aujourd'hui?

BEAUSÉJOUR.

C'est agir en Crispin : le trait est exemplaire.

RAYMOND.

Mais puisqu'il sert le roi, comment se peut-il faire?...

* Beausejour, Mariane, Raymond.

Digitized by Google

BEAUSÉJOUR.

De le faire arrêter où je le trouverai
J'ai l'ordre dans ma poche, et je m'en servirai.

RAYMOND.

Vous, arrêter Arnould?

BEAUSÉJOUR.

Que le diable m'emporte
Si je ne le fais pas!

RAYMOND.

Vite ferme la porte,
Mariane, va donc... mais qu'est-ce que je vois?
Deux Crispins?

BEAUSÉJOUR.

Avec vous cela nous en fait trois.

SCÈNE XVI ET DERNIÈRE.

BEAUSÉJOUR, MARIANE, ARNOULD, PAUL, RAYMOND.

PAUL.

Oui, d'un acteur nouveau la famille s'augmente :
C'est un Crispin de plus qu'ici je vous présente,
Et de ce joyeux Cid je suis fier, j'en conviens :
Son premier coup d'épée égale tous les miens.
(*à Beauséjour.*)
En te quittant, plus vif cent fois que de coutume,
Je monte dans ma loge et je prends mon costume.
Je n'eus, pour m'en vêtir, besoin que d'un moment.
Sur le théâtre alors je descends promptement,
Tout plein d'une colère à peine retenue,
Et j'entends une voix qui m'était bien connue.
C'était celle d'Arnould : on finissait le *Deuil.*
Dieu! quel étonnement, et bientôt quel orgueil!
Sa figure, son jeu, tout était à merveille,
Et ses inflexions enchantaient mon oreille.
C'était d'un naturel et d'un comique... enfin,
N'y pouvant plus tenir, sans attendre la fin,
Pour embrasser mon fils d'un seul bond je m'élance.
Il se fait dans la salle un moment de silence;
Puis on me reconnaît, et le public alors
Rit, et fait éclater les plus bruyants transports.
C'est, j'en dois convenir, ma plus belle soirée :
Aussi l'âme de joie et d'orgueil enivrée
J'ai cru devoir, après ce triomphe flatteur,
Offrir à vos regards l'heureux triomphateur
Dans le même costume où, radieux de gloire,
Il vient de remporter sa première victoire.

RAYMOND.

Ce drôle nous avait trompés indignement.
Moi, pardonner les torts d'un pareil garnement!
Non, non, il ne doit pas s'attendre à ma clémence.

ARNOULD, *passant près de Raymond.*

Est-ce votre leçon, grand-père, qui commence?
Le manteau, c'est ainsi qu'il doit être porté?
Et le chapeau? voyez.

RAYMOND.

Un peu plus de côté;
Les deux mains sur l'épée et la ceinture haute...
Qu'est-ce que je fais donc? mais aussi c'est ma faute.
Avec un tel habit puis-je le sermoner?
Non, Crispin comme lui, je dois lui pardonner.
(*Il embrasse Arnould.*)

MARIANE.

Cher Arnould!

PAUL, *à Arnould en montrant Mariane.*

Ce portrait... maintenant tout s'explique.

BEAUSÉJOUR *.

Désolé de troubler ce bonheur domestique.
Mais je tiens mon Crispin et l'emmène avec moi.

PAUL.

Tu ne le peux : il est comédien du roi.
Pars tout seul, cher ami : mais la campagne faite,
Reviens ici; Guérin va prendre sa retraite :
Toi seul avec succès pourras le remplacer,
Et cela vaut un peu la peine d'y penser.

BEAUSÉJOUR.

Si j'étais sûr...

PAUL.

Mon fils qui connaît ton mérite
T'appuiera comme moi.

ARNOULD.

De votre réussite
D'avance je réponds.

BEAUSÉJOUR.

Nous en reparlerons.

MARIANE **.

Et mon pardon, à moi, mon tuteur?

PAUL.

Nous verrons.
Pour l'avoir secondé je dois, dans ma colère,
T'infliger, Mariane, un châtiment sévère,
Et pour cela je veux, pas encore aujourd'hui,
Mais dans cinq ou six mois, te marier à lui.

ARNOULD, *à Mariane.*

Croiras-tu désormais, cousine, à mes présages?

RAYMOND, *bas à Arnould.*

Arnould, souviens-toi bien de jouer mes ouvrages.

* Mariane, Paul, Beauséjour, Arnould, Raymond.
** Mariane, Paul, Arnould, Raymond, Beauséjour.

Si la lecture est quelquefois funeste aux ouvrages de théâtre, c'est surtout à ceux qui ont été représentés d'une façon supérieure. Il peut donc être malheureux pour l'amour-propre d'un écrivain dramatique d'avoir trouvé d'excellents interprètes, et ce malheur m'est arrivé. On comprend que je ne dois, ni ne veux parler de moi : je ne m'étais d'ailleurs réservé qu'une faible part dans l'exécution, et les craintes de l'auteur ont nui sans doute au comédien. Mais ceux qui m'entouraient ont dignement fait leur devoir; ils ont joué leurs rôles non-seulement en gens de talent, mais en bons camarades, en amis chauds et dévoués. Je les en remercie de cœur; je suis aussi heureux de leur succès que du mien. Quelle que soit la grandeur des pertes récemment essuyées par la Comédie Française, le public a pu voir que sur cette noble scène il reste encore autre chose que des souvenirs.

FIN.

Digitized by Google